

JEAN, Marcel, *Le cinéma québécois*. Montréal, Boréal, 1991.
108 p.

Donald Cuccioletta

Volume 46, numéro 2, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305078ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305078ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cuccioletta, D. (1992). Compte rendu de [JEAN, Marcel, *Le cinéma québécois*. Montréal, Boréal, 1991. 108 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(2), 324–326. <https://doi.org/10.7202/305078ar>

JEAN, Marcel, *Le cinéma québécois*. Montréal, Boréal, 1991. 108 p.

S'agit-il d'un livre d'histoire ou d'un hommage au septième art? L'un n'exclut pas forcément l'autre et l'ouvrage synthèse de Marcel Jean établit judicieusement une corrélation entre le développement socio-historique du Québec et la création d'un cinéma de chez nous. Au moment où Téléfilm Canada s'appête à définir — si ce n'est déjà fait — sa nouvelle politique de financement (le plan suggérerait de financer les longs métrages de 6 à 8 millions de dollars et les petits films dont le budget ne dépassera pas 1,5 millions de dollars, et de délaissier le film à budget moyen) (*Le Devoir*, 25 mars 1992, B-3), l'ouvrage de Marcel Jean explique comment le développement et la survie du cinéma québécois exigent le soutien des organismes étatiques tels que Téléfilm Canada, l'Office national du film et la Société générale du cinéma du Québec. Sans cet apport, la progression dans les domaines de la scénarisation, de la cinématographie, etc., sera mise en péril. Il faut savoir que jusqu'à maintenant, le budget moyen d'un film québécois était environ 2,5 millions parfois 3 millions de dollars (*Le Devoir*, 25 mars 1992, B-3).

Sous forme d'une plaquette d'une centaine de pages, cette petite synthèse nous présente un historique du cinéma québécois depuis ses modestes débuts au tournant du siècle jusqu'aux réussites commerciales d'aujourd'hui. Tout en privilégiant le facteur artistique, le texte intègre aussi les nombreux obstacles financiers, culturels (omniprésence du cinéma américain) et autres, qu'avaient à surmonter les porteurs du feu sacré. L'auteur nous conduit à réfléchir sur les difficultés et réussites les plus affirmées de ce cinéma. De son propre aveu Marcel Jean nous indique clairement que cet ouvrage laisse prioritairement la place aux auteurs. Il ne fait aucun doute pour lui, et nous en convenons également, que la créativité et la survie du cinéma québécois résident entre les mains des créateurs. D'où l'importance, à maintes reprises soulignée par Marcel Jean, d'une étroite collaboration entre organismes étatiques et auteurs.

L'essai s'ouvre sur la période qualifiée du «terroir», au cours de laquelle le plus gros de la production cinématographique était constitué de documentaires sur l'agriculture, la religion et le territoire québécois dans le but de promouvoir tourisme et colonisation. La plupart des films de cette époque (1920-1930) furent réalisés par M^{sr} Albert Tessier, l'abbé Maurice Proulx et Paul Provencher, tous trois considérés comme les pionniers qui introduisirent l'art du cinéma avec les thèmes d'ici pour un public d'ici. Dans les années 1940 et 1950, on voit apparaître les premières réalisations d'un cinéma de fiction avec les productions d'*Un homme et son péché* (1949), *La petite Aurore l'enfant martyre* (1951) et *Tit-Coq* (1953), qui connaissent tous de grands succès auprès du public. Marcel Jean nous rappelle néanmoins que la partie n'était pas encore gagnée alors, même avec la fondation de l'ONF en 1939, qui demeura jusqu'à la crise de 1957 une institution à tendance fortement anglophone dans laquelle les francophones avaient de la difficulté à se faire entendre.

À la fin des années cinquante et durant les années soixante, on assiste, selon l'auteur, à une révolution dans le milieu du cinéma, qui rejoint davantage les préoccupations sociopolitiques de la société québécoise. La période du renouveau associée à la révolution tranquille, au cinéma direct, au cinéma documentaire, propose un cinéma de conscientisation. Piloté par les Michel Brault, Pierre Perrault, Jean-Pierre Lefebvre, ce cinéma, affirme Marcel Jean, «se fait l'écho de l'éveil de la société québécoise» (p. 43) mais il crée aussi un espace esthétique, qui permettra aux jeunes cinéastes de fiction comme Gilles Carle, Denys Arcand, Claude Jutra de produire un cinéma qui s'insère dans les grands courants mondiaux. Parallèlement à cette émergence du cinéma d'auteur, Marcel Jean souligne l'apparition d'une série de comédies basées sur la farce sexuelle (par exemple, le célèbre *Deux femmes en or*, 1971) qui connaissent un énorme succès auprès du grand public. N'en déplaise à l'auteur, qui prétend que ces types de farces ternissent l'image du cinéma québécois, il m'apparaît qu'il faut souligner ces succès commerciaux, qui marquent la continuité du genre burlesque, autrefois très populaire au Québec (Chantal Hébert, *Le burlesque au Québec: un divertissement populaire*, Montréal, Hurtubise HMH, 1981).

Les femmes, à leur tour, selon Marcel Jean, auraient donné un second souffle au cinéma. Leurs œuvres, celles de la pionnière Anne-Claire Poirier, ou celles de Micheline Lanctôt et Mireille Dansereau, vont du documentaire, vu comme lieu privilégié d'intervention, à la fiction, et évoluent au fil du temps. Tout en reconnaissant cette infusion de sang nouveau, l'auteur fait ici abstraction de la montée socio-historique du féminisme québécois comme élément clé de la propulsion du cinéma féminin sur la scène artistique québécoise. Ce qui se vit à l'écran du cinéma féminin se vit aussi dans la société québécoise. Certaines affirmations, en outre, nous apparaissent gratuites. Ainsi, dire que les films de Léa Pool appartiennent au courant postmoderne, nous voulons bien, mais la démonstration n'en est pas faite. Il eût été préférable à notre sens d'expliquer pourquoi et comment le post-modernisme, qu'on dit être le courant le plus important des années 1980, en est venu à dominer l'inspiration des créateurs. Il faut croire que les termes à la mode sont de rigueur.

Tout en se félicitant des succès de l'industrie du cinéma des années 1980, *Le déclin de l'empire américain* (1986), *Un zoo la nuit* (1987), *Anne Trister* (1986), *Jésus de Montréal* (1989), Marcel Jean nous laisse prévoir certaines difficultés pour l'avenir du cinéma au Québec. Selon lui, le cinéma d'auteur, le cinéma direct et le cinéma artisanal sont en péril ou tout simplement sur le point de disparaître. L'auteur souligne avec justesse qu'il ne faut pas limiter le cinéma québécois, ni le définir seulement par les succès des Lauzon, Arcand et compagnie. Les grands succès nationaux et internationaux furent possibles grâce au soutien que l'État a prodigué au septième art. Or l'engagement de l'État envers le cinéma d'auteur n'existe plus; il se contente désormais de soutenir le cinéma orienté vers la production télévisuelle. Ainsi, l'ouvrage de Marcel Jean peut se lire comme un cri d'alarme: «seule une reconnaissance du cinéma artisanal pourrait alors contrer — sur le plan artistique — cette mort lente» (p. 108).

Il est tout à l'honneur de Marcel Jean de nous avoir donné une synthèse fondée sur des problématiques et des hypothèses intéressantes, avançant des opinions courageuses qui permettent d'amorcer un débat et d'encourager un embryon de solution. Vu comme une première approche du cinéma québécois sur le plan historique et sociétal et comme un encouragement à son affirmation, cet ouvrage s'avère un excellent outil qui saura alimenter notre réflexion sur un sujet encore relativement peu exploré.